

Double

BIBLIOTHÈQUE DE *LA PENSÉE*

L'œuvre du catholicisme

LES

Civilisations détruites

PAR

FÉLIX BELLY

Prix : **0.15** Centimes



BRUXELLES

En vente, 350, chaussée de Boendael

BRUXELLES

IMPRIMERIE G. MEERT & Cie, RUE DU GAZOMÈTRE, 13

L'Œuvre du Catholicisme

Les Civilisations détruites

I

La création du dogme catholique par une assemblée docile aux volontés impériales avait porté ses fruits. En personnifiant le *logos* platonicien dans un Christ légendaire, analogue aux incarnations de Vishnou, le concile de Nicée, présidé par un prince encore païen, avait constitué un nouveau paganisme que repoussait alors l'immense majorité des Eglises, mais qui devait triompher par la puissance du glaive.

C'en était fait de la philosophie attendrie et du culte tout intérieur de la religion des Clément, des Minutius Felix et des Lactance, si pleine de promesses de paix, de pureté et d'amour. Les autels du fils de Marie allaient s'entourer de plus de pompes et se souiller de plus de superstitions et de crimes que n'en avaient connu ceux du fils de Saturne. Toutes les hallucinations orientales, mêlées aux cérémonies mythiques des anciens cultes, devaient prendre place dans cette nouvelle mythologie, « révélée » trois siècles après son révélateur. Le bon sens était dépossédé de la direction des affaires humaines. La liberté religieuse,

sans laquelle le christianisme eût été étouffé au berceau, n'avait plus droit de cité dans l'empire qu'il avait conquis. Mais le rêve, le fanatisme, l'aberration continue, le surnaturel en un mot, s'imposaient désormais, comme un ordre du ciel, aux peuples et aux gouvernements, par la voix d'un épiscopat avide de domination et de richesses, qui devait, pendant quinze siècles, faire servir le ciel, sans l'ombre d'un scrupule, à la satisfaction de ses plus iniques convoitises.

C'est, cependant, au nom de *ce pandémonium* de passions brutales et de fétichismes d'école, d'impostures historiques et de « révélation » absurdes, aussi étranger à la pure tradition évangélique qu'aux enseignements de la sagesse païenne, que le monde romain, arrivé au point culminant de sa prospérité et de sa richesse, comme de son développement artistique et de l'élévation morale de ses doctrines, a été voué à la destruction la plus sauvage et la plus universelle, ne respectant aucune des œuvres de la pensée et du génie, et inaugurant ainsi, par une espèce d'engloutissement des sociétés anciennes, le régime d'exclusivisme et de violence que l'orthodoxie devait faire peser sur les sociétés modernes.

On n'a jamais suffisamment apprécié ce que fut, pour les lettres, pour les sciences et pour la raison publique, cet effondrement général du passé, au début d'une ère nouvelle livrée à toutes les inspirations de la folie religieuse. L'histoire écrite par l'Eglise ne s'est occupée des païens que pour les maudire ou les calomnier. On n'a même jamais mesuré l'étendue et l'intensité des pertes matérielles

et des disparitions de races qui ont été la conséquence, non de l'invasion des barbares, mais des ravages du catholicisme naissant. Habités, comme nous le sommes, à ne voir dans les deux tiers de l'Asie et dans toute l'Afrique septentrionale que des déserts, nous ne concevons qu'à grand'peine ces déserts couverts de moissons et de jardins et semés de villes superbes et populeuses, plus éclairées et plus heureuses que les nôtres.

Telle est pourtant la réalité de ces civilisations disparues, — dont nous n'avons aujourd'hui que des notions éparses — qu'elles dépassaient de beaucoup, sous bien des rapports, les nations les plus prospères de notre temps. L'Egypte, d'après Hérodote, ne comptait pas moins de vingt mille villes, « toutes très peuplées », sous le règne d'Amasis. La Perse des Achéménides, héritière de l'Assyrie des Chaldéens, égalait l'empire des Pharaons, par ses innombrables cités, que reliaient entre elles des routes royales et des courriers réguliers. Même après l'incendie de Persépolis par Alexandre et les guerres sans fin des Séleucides, elle possédait encore, sous les Chosroès, cinq cent cinquante-quatre villes, soixante mille villages, et quarante millions d'habitants. Les Thraces, qui n'ont joué aucun rôle saillant dans l'histoire, étaient, selon Hérodote, « la nation la plus nombreuse de la terre après les Indiens ». Le bassin entier de la Méditerranée débordait de vigoureuses autonomies s'étendant jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, et dont nous savons à peine les noms. La Crète « aux cent villes » et l'île de Chypre, plus merveilleuse encore, s'en-

orgueillissaient de monuments et d'institutions qui remontaient aux temps héroïques. L'Italie était occupée par cent confédérations si puissantes, que Rome mit cinq siècles à les conquérir, et si cultivées, que leurs débris sont restés inimitables. L'Asie Mineure surtout, ce paradis du monde antique, contenait plus d'Etats libres, d'édifices célèbres et de glorieuses colonies qu'elle ne compte aujourd'hui de hameaux.

La domination romaine avait coupé court à l'existence politique de ces vivaces nationalités et les avait dépouillées de leurs plus précieux trésors. Mais, une fois les plaies de la conquête fermées, avait commencé pour elles une espèce de renaissance plus brillante et d'un caractère plus grandiose que leur autonomie antérieure. C'était le résultat d'un système de gouvernement, jusque-là respecté, de laisser à chaque peuple ses institutions civiles et religieuses et même ses dynasties populaires, pour ne réserver au proconsul ou au préteur que le prélèvement de l'impôt et la justice criminelle. La paix intérieure conservée, en outre, pendant près de deux siècles, et une succession extraordinaire de grands hommes sur le trône des Césars, avaient fait de l'Empire une lice féconde où toutes les races et toutes les énergies concouraient à la grandeur romaine. Aussi, rien en Europe ne peut-il être comparé à l'épanouissement universel qu'il avait atteint au début du IV^e siècle. L'Italie comptait 1,197 cités sous les Antonins, la Gaule, 1,200, et l'Espagne, 360 sous Trajan. La seule métropole de Carthage étendait sa juridiction sur 300 villes épisco-

pales, et lorsque les Vandales envahirent l'Afrique, « plus de six cents évêques, dit le Père Theiner, se virent contraints à s'exiler sur d'autres rivages ». L'Egypte, bien que déchue de sa première splendeur pharaonique, se glorifiait encore de plus de cent villes placées sous la dépendance d'Alexandrie, la capitale de l'Orient. La Pannonie, la Dacie, l'Illyrie, les frontières de la Perse, comme celles de l'Allemagne et de la Numidie, en étaient bordées ; car partout où campaient les légions, se dressait bien vite une colonie de vétérans qui, investie du droit municipal, devenait à la fois un centre commercial et une forteresse.

La décadence, il est vrai, minait lentement ce grand corps, parce qu'il est de l'essence du despotisme, même le plus éclairé, de corrompre les caractères et de fausser les ressorts naturels de la vie publique. Mais la prospérité matérielle n'en était pas atteinte. La sécurité générale faisait oublier les vices du régime, et l'exemple de Rome entraînait les provinces. Le luxe asiatique, inauguré par Dioclétien, n'avait pas encore tari les sources de la fortune de l'Empire. La simplicité du pouvoir protégeait les libertés intérieures. Et sous l'influence de ces institutions, héritières des traditions scientifiques et artistiques de l'antiquité, l'Orient et l'Occident, l'Afrique même jusqu'au Sahara, rivalisaient de cités rayonnantes, de campagnes peuplées et de monuments innombrables, dont notre imagination peut à peine embrasser le prodigieux entassement.

Sans tenir compte de Rome, à qui Con-

stance rendait ce témoignage que la renommée, coutumière de mensonges et d'exagérations, restait à son égard fort au-dessous de la vérité, des métropoles puissantes, supérieures aux nôtres au point de vue architectural et hygiénique, reproduisaient, sous les cieux les plus divers, le mouvement, la vie intense et les chefs-d'œuvre de la cité reine. Carthage était sortie de ses ruines plus riche et plus éclatante que sous les Amilcar et les Hannon. Antioche, peuplée de cinq cent mille âmes, montrait avec orgueil, aux étrangers qu'attirait la réputation de ses écoles, ses jardins splendides, ses eaux jaillissantes, son éclairage nocturne aussi lumineux que le jour, ses rues spacieuses bordées de colonnades de marbre, et les quatre rangées de colonnes de son artère centrale, couverte comme une galerie et longue de près d'une lieue (36 stades). Alexandrie et Césarée, Pergame et Ephèse, Trèves et Marseille, étaient autant de foyers d'activité et de culture incomparables. Toutes les villes de la Grèce et des rives de la Méditerranée regorgeaient de statues, de temples, de bibliothèques, d'amphithéâtres et d'arcs de triomphe, sur une échelle dont nous n'avons aucune idée, parce que tout chez nous se fait péniblement et mécaniquement par l'Etat, tandis que c'était alors la société elle-même et l'initiative privée, toujours inspirées et toujours généreuses, qui semaient les chefs-d'œuvre jusque le long des grandes routes, et dressaient des Jupiter tonnant aux flèches d'or jusqu'au sommet des passages des Alpes.

Mais les empereurs chrétiens, poussés par

le fanatisme des évêques, avaient juré l'abolition des cultes païens, principe de toutes ces merveilles. Constantin commença par les dépouiller de leurs richesses et de leurs revenus, pour en combler les églises. Constance défendit les sacrifices sous peine de mort. Et Théodose, dépassant en barbarie les plus sauvages tribus des déserts, autorisa, dans tout l'Orient, la destruction des temples les plus célèbres, auxquels semblait attachée, comme à Ephèse, à Amasis et à Alexandrie, la destinée des villes qui les avaient élevés.

Ce fut le signal d'une guerre civile, aussi acharnée et plus irréparable que celle déjà déchaînée par l'orthodoxie contre l'arianisme et dont les flammes n'étaient pas éteintes. L'Égypte, la Grèce et l'Asie Mineure en sortirent complètement ravagées. Tout ce qui avait appartenu notamment aux cultes de Mithra et de Sérapis fut rasé jusqu'au sol. L'ouragan catholique laissa bien loin derrière lui, en fureurs dévastatrices, l'invasion des Hycsos et la conquête de Cambyse. Des milliers d'édifices admirables qui avaient survécu à toutes les révolutions de l'Égypte furent anéantis ; des centaines de mille, des millions peut-être de manuscrits, plus précieux encore, furent jetés au feu. « Quarante mille statues, dit Auguste Mariette, périrent dans ce désastre. Les temples furent profanés, mutilés, détruits ; et de toute cette brillante civilisation, il ne resta rien que des ruines plus ou moins bouleversées et les rares monuments dont le Musée recueille aujourd'hui les débris. »

Tous les antiques sanctuaires de la Grèce

ionienne subirent le même sort. C'étaient les évêques eux-mêmes qui dirigeaient ces entreprises de forcenés ou d'esclaves ivres; évêques dont la plupart ont été canonisés par l'Eglise, en récompense de leur saint brigandage. Ils se faisaient assister dans ces expéditions par des armées de moines féroces, sortis de leurs déserts ou de leurs cavernes à la voix de leurs chefs (1). « Saint » Théodore avait brûlé le temple de Cybèle, à Amasis; « saint » Marcel, évêque d'Apamée, capitale de la seconde Syrie, employa le fer et le feu pour faire crouler celui de Jupiter, la gloire de la province, dont les quatre faces étaient ornées de quinze colonnes de seize pieds de circonférence. Le renversement du temple de Sérapis fut l'œuvre du patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui s'enrichit, lui et les siens, de ses magnifiques dépouilles.

« Ce dernier temple, où l'on déposait le nilomètre, était bâti, dit Chateaubriand, sur un terre artificiel; on y montait par cent degrés; une multitude de voûtes éclairées de lampes le soutenaient; il y avait plusieurs cours carrées, environnées de bâtiments destinés à la bibliothèque, au collège des élèves, au logement des desservants et des gardiens. Quatre rangs de galeries, avec des portiques

(1) « Quels sont les destructeurs de nos temples? dit Libanius. Ce sont des hommes vêtus de robes noires, qui mangent plus que des éléphants. »

« Il y a une race appelée moines, dit pareillement Eunape; ces moines, hommes par la forme, pour-ceaux par la vie, font et se permettent d'abominables choses... Quiconque porte une robe noire et présente au public une sale figure, a le droit d'exercer une autorité tyrannique. »

et des statues, offraient de longs promenoirs. De riches colonnes ornaient le temple proprement dit. Il était tout de marbre ; trois lames de cuivre, d'argent et d'or, en revêtaient les murs. La statue colossale de Sérapis, la tête couverte du mystérieux boisseau, touchait de ses deux bras aux parois de la celle, et à un certain jour le rayon du soleil venait reposer sur les lèvres du dieu (1). »

Il fallut un siège en règle pour arracher aux païens cet admirable monument, qui résumait soixante siècles de culture supérieure et renfermait les secrets de civilisations immémoriales. Le sang coula à flots. L'Égypte entière prit parti pour ce dernier refuge de son génie ; on dut convoquer à cette affreuse curée tout le personnel des couvents de la Thébaïde. Enfin, le fanatisme l'emporta, et tout fut pillé, brûlé ou démoli. « Nous vîmes, dit Orose, catholique fervent, les armoires vides de livres ; dévastation qui accuse nos hommes et notre temps. » Ces armoires avaient reçu du triumvir Antoine deux cent mille volumes empruntés à la bibliothèque de Pergame, et elles en contenaient peut-être un million. C'était le trésor entier de ces publications sanscrites, persanes, chinoises, araméennes, égyptiennes et brahmaniques, dont on n'a retrouvé la trace que de nos jours. Et si l'on songe que cette rage de destruction s'étendit à plusieurs milliers de villes ou de dépôts littéraires, ne laissant rien debout de ce qui rappelait les gran-

(1) *Études historiques*, 2^e volume.

deurs et les beautés du polythéisme, on comprendra dans quels gouffres d'ignorance cette seule manifestation de l'exclusivisme catholique devait jeter désormais les peuples chrétiens.

Un témoignage terrible de cette effroyable exécution a surgi tout à coup, il y a quelques années, de quelques fouilles exécutées par un archéologue américain, M. de Cesnola, dans l'île de Chypre, où s'étaient accumulés, dès l'origine des temps historiques, les monuments sacrés des civilisations successives de la Phénicie, de la Grèce, de l'Égypte (1) et de l'Assyrie. L'île était couverte de temples, de statues, de sanctuaires fameux et de nécropoles souterraines. Mais leur suppression fut si méthodique et si complète, que leur existence même serait encore un problème, sans les découvertes récentes, qui ont révélé, en même temps, l'immensité des trésors de cette prodigieuse antiquité et l'astuce des moyens employés pour qu'il n'en restât pas de trace. On ne s'était pas contenté de briser les statues par milliers. On les avait enterrées dans des fosses communes, comme des cadavres coupés en morceaux, en dispersant leurs membres sur des points divers, de manière à rendre leur restauration impossible. M. de Vogüé, l'un des explorateurs témoins de cette résurrection, avait retrouvé, près de Golgos et d'Idalie, plusieurs de ces dépôts de figures

(1) Un de ces monuments est le sceau officiel de Thothmosis III, le conquérant de Chypre (1,600 ans avant Jésus-Christ), dont le nom est gravé sur les deux aiguilles de Cléopâtre, à Alexandrie.

brisées. « C'étaient, dit-il, de véritables nécropoles de statues, où, sous quelques pieds de terre, gisaient pêle-mêle, les œuvres de plusieurs siècles, monuments de la piété ou de l'orgueil, de la vanité ou de la reconnaissance, — c'est un catholique qui parle — idoles, portraits, symboles, tous mutilés à dessein. Ici, vingt têtes dans un seul trou ; là, des bras seulement et des torsos ; ailleurs, des ex-voto de la nature la plus singulière. » Et M. de Vogüé n'avait pas vu la centième partie de ces richesses, dont quelques rares spécimens, échappés à l'Angleterre et aux Etats-Unis, sont venus s'ajouter aux grandes collections du Louvre ! Chypre, qui n'a aujourd'hui que cent cinquante mille habitants, en avait alors près de deux millions, et ses rois étaient aussi célèbres, par la magnificence de leurs cours, que ses temples, par l'éclat de leurs cérémonies.

Est-il besoin d'ajouter que cette extermination des souvenirs antiques ne s'accomplit pas sans faire de nombreux martyrs, et que ni les professeurs des grands instituts païens, ni les philosophes partisans des vieux symboles ne furent épargnés ? Ils avaient un titre personnel à la rivalité impitoyable des coryphées de l'idée chrétienne : leur éloquence, inspirée par une conception plus haute de la divinité et des devoirs sociaux, puisée aux sources mêmes que l'on voulait tarir. Rien dès lors ne pouvait les sauver. L'histoire a conservé le nom d'une de ces victimes, Hypatia, frappée précisément parce qu'elle était l'honneur de son sexe et la gloire de son école, par ses vertus aussi bien que

par sa beauté et son génie. Elle portait ombrage à l'évêque Cyrille, d'Alexandrie, un des « saints » ravageurs de cette époque. Elle fut arrachée de la maison de son père, traînée dans une église, déchiquetée avec des coquilles tranchantes et brûlée ensuite sur la place publique. Tels étaient les actes les plus méritoires de ces fondateurs du catholicisme. Les plus fameux comme les plus obscurs ne furent que des incendiaires et des vandales, quand ils ne furent pas des assassins. Saint Martin de Tours, qu'une légende de charité a popularisé, ne se contentait pas de parcourir les Gaules la torche à la main, pour détruire tout ce qui rappelait les anciennes croyances; il avait organisé des légions de moines pour l'assister dans cette tâche surhumaine. C'est ainsi que le monachisme a fait son apparition en France, après avoir dévoré l'Orient. Il ne devait pas laisser pierre sur pierre des derniers vestiges druidiques, non plus que de l'immense épanouissement gallo-romain. Il ne respecta pas même les chênes séculaires, abris bienfaisants des générations écoulées, que la reconnaissance du peuple entourait d'une espèce de culte. Transformés en « images du démon » par la démence qui possédait toute l'orthodoxie, ces témoins d'un âge plus heureux disparurent sous la hache du fanatisme. Il en avait été de même, dans tout l'Orient, des innombrables « bois sacrés », qu'une science immémoriale avait placés sous l'égide de la religion, en les peuplant de charmantes divinités, pour protéger les sources, assainir l'atmosphère et conserver les doux climats de l'Eden primitif : sollicitude

constante de la sagesse païenne, dont les sociétés chrétiennes, toujours pénétrées de leur barbarie originelle, n'ont jamais même soupçonné l'utilité.

II

Les conséquences de ce débordement inouï de passions aveugles et frénétiques, qui a fait la nuit la plus profonde là où éclatait le jour le plus radieux, sont si effroyables, qu'on peut à peine les indiquer sommairement. Ce fut plus qu'une catastrophe matérielle ; ce fut un cataclysme moral où sombrèrent toutes les assises de l'histoire, toutes les conquêtes de la philosophie et de la science, tous les fruits accumulés de l'observation et de l'expérience des siècles. C'est ce cataclysme qui a creusé les abîmes d'ignorance et de préjugés invraisemblables que le moyen âge a traversés avant d'arriver à ses premières notions rationnelles. La tradition était brisée. Le monde ne pouvait plus marcher dans les voies de l'avenir à la lueur des enseignements du passé. Il se fourvoya pendant dix siècles dans une chronologie ridicule, dans une astronomie stupide, dans des théories physiques et médicales de pure hallucination, sous la direction autocratique d'une théologie qui n'était elle-même que l'hallucination raisonnée. Heureux encore s'il n'avait pas glissé, à chaque pas, dans le sang de millions de martyrs, dont la raison entrevoyait une lumière plus pure que celle de ses guides.

Ainsi s'explique ce phénomène, inconciliable avec la continuité des relations de l'Orient et de l'Occident, que l'Europe a vécu quatorze siècles sans soupçonner la filiation des langues indo-européennes et l'existence des littératures sacrées de la Perse et de l'Inde ! Cette littérature, dont la découverte a produit une révolution radicale dans la science historique et philologique, était, au III^e siècle, aussi familière aux lettrés que celle de la Grèce. C'étaient ses livres qui encombraient les armoires du temple de Sérapis et les magnifiques bibliothèques de Pergame et d'Ephèse. C'étaient ses théories et ses spéculations qui avaient jeté Platon et l'école d'Alexandrie dans la voie fatale des personifications d'attributs, d'où est sorti le dogme du *logos*. Repoussée en bloc par le rationalisme des Grecs, comme nous repoussons nous-mêmes les thèses trop nuageuses de la philosophie allemande, elle n'était ignorée de personne. Ses principales figures historiques ou mythiques se retrouvaient sous les formes plus humaines des poèmes d'Orphée et d'Homère. L'*Enéide* même en était pénétrée ; car, d'après l'observation sagace de M. Bréal, chaque vers de l'invocation des prêtres saliens semble se rapporter à des souvenirs de l'Inde védique. Et il fallait une proscription formelle, continue, implacable, pour effacer sans retour toute cette période primordiale des connaissances humaines.

Mais la vulgarisation de ces connaissances faisait crouler, avec l'échafaudage des temps bibliques, les dogmes nouveaux de la chute et de la rédemption. Elle avait, en outre, le

tort irrémédiable d'enlever au berceau du christianisme et à la genèse de ses doctrines toute espèce d'originalité et, par conséquent, toute vraisemblance de révélation spéciale. Elle permettait même de douter de l'existence de son fondateur ; car elle lui opposait des incarnations divines dont le langage rappelait, sous des formes imagées, mille ans avant l'Évangile, les plus belles maximes évangéliques. Elle mettait en présence du « Christ » de saint Paul, plus mythique que réel, le « Chreshna » de la *Baghavad-Gîtâ*, disant à son disciple Arjuna : « Celui-là est vraiment louable, qui, ayant dompté ses passions, s'acquitte, par ses facultés actives, de tous les devoirs de la vie et ne s'inquiète pas de l'événement. — Le culte de la sagesse spirituelle est au-dessus du culte des offrandes. — L'homme qui a purifié son âme et qui n'a d'autres vœux que Brahma demeure intact au milieu du monde, comme la fleur du lotus au milieu des eaux. » Elle montrait dans les Védas, dans les *Shastra*, dans le *Coral*, et dans le *Code des lois de Gentour*, ces lignes de pure morale humaine qui appartiennent à toutes les religions et à tous les codes antiques : « Les bonnes œuvres sont la plus précieuse richesse des hommes ; — on est obligé de nourrir son prochain avec le même soin qu'on nourrit son fils ; — celui qui est humble et se sert de paroles douces et honnêtes, n'a pas besoin de parure ; — comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en la labourant, de même nous devons rendre le bien pour le mal. » Elle faisait enfin retrouver dans l'épo-

pée indienne du *Shaster-Bhad*, avec le récit de la création du monde, les combats de Dieu contre les anges rebelles, et ce *livre des batailles de l'Éternel*, dont parle le Pentateuque, preuve sans réplique de son antériorité sur le récit mosaïque.

Comment tolérer une pareille démonstration de la vanité du titre divin dont on se parait et de la révélation unique des « livres saints » ? Tout fut anéanti. Le mot d'ordre s'étendit à toutes les régions que put envahir l'orthodoxie. Et lorsque le mahométisme vint plus tard profiter de la révolte des esprits contre le dogme trinitaire, pour conquérir, en une vie d'homme, plus de contrées que le christianisme n'en avait gagné en trois siècles, une barrière s'éleva qui rompit tout échange intellectuel. L'Europe n'apparut plus en Orient que les armes à la main et la haine dans le cœur, comme les barbares du Nord s'étaient rués sur elle-même. Chacun de ses contacts fut une destruction. Ce que le hasard avait sauvé de la croisade primitive ne put échapper aux croisés du XII^e et du XIII^e siècle. L'Église avait trouvé moyen de poursuivre son vandalisme jusque dans les pays qui lui étaient fermés. Elle tarit ainsi la source même où la science pouvait aller se régénérer. Et il fallut le double miracle des transformations politiques et religieuses et des lointaines investigations modernes, pour nous apprendre enfin ce que tout le monde savait dans les écoles juives et païennes contemporaines de celle d'Alexandrie : que l'Asie centrale était le berceau des races et des religions « descendues du ciel »,

et que le Sermon sur la montagne courait les rues de Persépolis et de Babylone aussi bien que celles de Jérusalem.

L'effet de cette disparition universelle des éléments d'étude fut presque immédiat. Dès le lendemain du triomphe du catholicisme, on voit baisser le niveau intellectuel et littéraire et s'éteindre les plus vulgaires connaissances historiques et scientifiques. Lorsqu'au vi^e siècle, Théodoric essaya de restaurer l'ancienne splendeur de Rome, on ne put retrouver de l'immense héritage des empereurs que deux livres de la géométrie d'Euclide et quelques fragments d'Aristote, transcrits par le rhéteur Boëce. Il n'y avait pas un volume de science et d'histoire naturelle dans la patrie de Pline et de Varron. L'Orient, plus favorisé, gardait encore quelques manuscrits épars, mais jalousement soustraits à tous les regards pour éviter les anathèmes des conciles et les recherches des évêques. Les poètes, livrés aux flammes, n'étaient plus même connus de nom (1). Il ne restait rien,

(1) Halcyonius, savant du xvii^e siècle, dans un dialogue latin, fait parler ainsi Jean de Médicis, qui fut plus tard Léon X :

« J'ai entendu dire dans mon enfance à Démétrios Chalcondyle, homme très savant dans les lettres grecques, que des prêtres chrétiens avaient eu assez de crédit auprès des empereurs byzantins *pour obtenir d'eux la faveur de brûler en entier un grand nombre d'ouvrages d'anciens poètes grecs*, qui contenaient des peintures amoureuses et des sentiments licencieux, et qu'ainsi furent détruits les comiques Ménandre, Diphile, Apollodore, Philémon, Alexis, et les lyriques Sapho, Erinne, Anacréon, Mimnerme, Bion, Alcman, Alcée. On les remplaça, ajoutait-il avec un peu de malice, ce semble, par les poèmes de notre Grégoire

ni des poèmes cycliques, ni de toute une littérature appelée ordinairement alexandrine, parce qu'elle date d'Alexandre, — l'hellénistique des Allemands — quoiqu'elle fût très riche en récits de voyages et en romans populaires. Il ne restait rien des livres précieux sur l'agriculture, l'industrie et le commerce que les chefs numides du temps de Salluste conservaient encore en grand nombre, comme des trophées héréditaires, et qui avaient rempli les bibliothèques de Carthage, de Cirtha et de Julia Cæsarea. Homère même et les classiques grecs et latins semblaient n'avoir jamais existé. Ce fut une révélation quand les Arabes d'Espagne en introduisirent, au x^e siècle, les premiers extraits. Et il suffit de lire les grossiers poèmes du moyen âge pour constater l'ignorance naïve où l'on était alors des faits les plus retentissants et des héros les plus fameux des temps antérieurs à l'ère chrétienne.

L'art lui-même avait été frappé de mort, dans ses manifestations les plus rudimentaires comme les plus élevées, et il ne devait se réveiller qu'au contact du génie arabe et de la renaissance grecque. A partir de Constantin, il n'y a plus de beaux-arts, comme il n'y a plus ni littérature, ni philosophie, ni science. On ne savait plus sculpter que des croix ; on ne comprenait d'autre dessin que celui des types hiératiques du byzantinisme.

de Nazianze, qui, pour inspirer des sentiments plus religieux, ne peuvent pas prétendre cependant à une élégance aussi attique. Si ces prêtres ont été honteusement impies envers les poètes grecs, ils ont donné un grand témoignage de piété catholique. »

« La barbarie dans l'art, a dit un critique de nos jours, avait précédé les barbares. » C'était la barbarie en tout, déchaînée par l'Eglise, qui avait préparé et rendu facile l'invasion sur laquelle elle a voulu depuis rejeter toutes les responsabilités. De l'aveu unanime des contemporains, les barbares étaient le seul élément sain de cette époque de dissolution. Leur honnêteté, leur esprit d'ordre et leur tolérance auraient peut-être sauvé la chrétienté, si l'arianisme qu'ils professaient l'avait emporté sur l'alliance du clergé catholique avec les Atrides mérovingiens. Leurs princes sont les seules figures sympathiques de cette sanglante mêlée. Leurs lois furent les derniers éclairs de la raison et de la justice, dans la nuit des prescriptions canoniques où raison et justice avaient péri. Car les lois romaines, entraînées, elles aussi, dans l'effondrement général, ne devaient reparaître qu'en 1139, par la découverte des Pandectes d'Amalfi. Et le chaos intellectuel et moral de la période comprise entre le VI^e et le XI^e siècle, la plus affreuse sans contredit de l'humanité, où les églises de Rome servaient à la fois de champs de bataille et de théâtres d'orgies aux papes « dissolus et scélérats » (1) qui se disputaient le « trône de saint Pierre », dit assez clairement quelles avaient été les conséquences sociales du triomphe de l'orthodoxie.

(1) Expression de Cesare Balbo, *Storia d'Italia*.

III

Mais pour apprécier, en pleine connaissance de cause, le vide sans fond que ce triomphe avait creusé dans le patrimoine de la civilisation, il faut rendre au passé toute son ampleur, et le venger lui-même, par une simple comparaison avec nos progrès récents, des calomnies dont il a été l'objet pendant quinze siècles. Il faut reconnaître, malgré le préjugé des opinions reçues, que les sociétés primitives étaient tellement avancées, que nous pouvons à peine comprendre le rôle énorme qu'y jouaient l'astronomie, la géométrie, l'hygiène, l'agriculture raisonnée et la connaissance de la nature, dans leur organisation civile et religieuse.

Toutes les fêtes de l'Égypte, de la Grèce, de l'Inde et de la Chine étaient des fêtes cycliques. Tous leurs monuments étaient rigoureusement orientés, et souvent couverts de symboles ou d'indications astronomiques. C'est de l'Amérique des Incas et des Tolèques, où nous avons retrouvé cette orientation traditionnelle, que le xvi^e siècle a appris à tirer des rues au cordeau et à planter des jardins botaniques. Les pyramides étaient à la fois des autels, des tombeaux, des gnomons, des figures géométriques, des étalons métriques et peut-être les images savantes de ces « hauts lieux » où s'étaient réfugiées les épaves humaines aux jours des grandes conflagrations. Ce que les mystères de Samothrace, de Saïs et d'Eleusis révélaient à leurs initiés, c'étaient précisément l'histoire de ces catastrophes primordiales, enveloppée

dans des mythes sacrés, et les lois cosmiques qui les expliquaient. La mythologie tout entière n'était qu'une astronomie figurative. Le nombre douze des douze mois de l'année et des douze signes du zodiaque s'appliquait à ses douze grands dieux et aux douze travaux d'Hercule, comme aux lois des douze tables et aux douze cités de toutes les confédérations. Le cycle quadriennal des jeux olympiques, la course des chars dans l'arène, les danses sacrées des almées et des bayadères, la forme carrée des villes et le nombre de leurs enceintes, tout portait un caractère scientifique. La science était partout et inspirait tout, même la poésie. C'est toujours par des descriptions mythiques se rapportant aux phases géologiques de notre planète et à la distribution des forces de la nature, que commencent les chants des poètes. Leur lyre à sept cordes était elle-même un symbole astronomique. Orphée reproduisait dans ses vers, sous des fictions localisées à la Grèce, des traditions immémoriales, toutes empruntées aux mouvements célestes ou aux conflagrations plutoniennes. Hésiode et Homère sont des cosmographes et des naturalistes. Ovide est un géologue et un philosophe pythagoricien. Et les *Géorgiques* de Virgile témoignent d'une connaissance du ciel si supérieure à la nôtre, qu'aucun professeur de rhétorique de nos collèges n'est assez savant pour les expliquer.

La géologie, chez nous, ne date que d'hier; et Platon, Sénèque et Manilius ont décrit les révolutions de notre globe avec une fidélité et une précision que Buffon et Cuvier n'au-

raient pas désavouées ; et l'auteur des *Métamorphoses*, un poète de cour, les résumait ainsi, il y a deux mille ans, dans des vers immortels : « J'ai vu que ce qui était auparavant un sol solide s'est changé en mer ; j'ai vu des terres surgir du sein même de l'Océan. Des conques marines ont été abandonnées loin de ses rivages ; on a trouvé une vieille ancre sur des monts élevés. Ce qui avait été plaine est devenu vallée par l'érosion des eaux, et les collines, entraînées par les flots, se sont dissoutes dans les mers (1). »

On sait que le premier évêque de Salzbourg, Virgile, qui avait été élevé dans un monastère d'Irlande, fut accusé d'hérésie auprès du pape Zacharie par « saint » Boniface, pour avoir avancé que la terre était ronde et qu'il existait des antipodes. Ce Virgile ne faisait que rappeler une des vérités traditionnelles de la science druidique, dont les bardes chrétiens, ses éducateurs, avaient conservé quelques souvenirs. Cette science admettait, à la fois, la position centrale du soleil dans notre sphère, la suspension des astres dans l'es-

(1) *Métamorphoses*, liv. 15. — Écoutons maintenant un savant historien du xviii^e siècle, pour mesurer l'effroyable recul opéré par le christianisme :

« Jamais ce philosophe, avec toute son éloquence et son érudition, dit l'abbé Clavigero en parlant de Buffon, ne pourra me persuader que tout ce qui est maintenant terre a été dans un autre temps le lit de la mer. Jamais je ne croirai que l'ancien continent, et je dis la même chose du nouveau, ait souffert une inondation générale distincte du déluge et plus durable que lui. Tous les arguments de ce naturaliste ne suffisent pas pour soutenir une opinion qui paraît peu conforme

pace, la présence de montagnes dans la lune, et l'existence de nombreux systèmes planétaires. La théorie, d'ailleurs, du mouvement de la terre autour du soleil, qui fit, presque de nos jours, condamner Galilée et Copernic, était professée cinq à six siècles avant l'ère chrétienne, par Aristarque de Samos, Héraclide de Pont, Philolaüs de Crotone, Nicéas de Syracuse et toute l'école pythagoricienne. « La terre tourne à la fois autour du soleil et autour d'elle-même », disait en termes précis le philosophe de Samos, cité par Plutarque. L'Eglise a fait brûler vif Giordano Bruno, au début du xvii^e siècle, pour avoir soutenu que chaque étoile était un soleil autour duquel circulaient des planètes semblables à la nôtre ; et Héraclide enseignait, avec plusieurs philosophes alexandrins, — selon le texte de ce même Plutarque — que « chaque étoile était un monde existant dans l'immensité des cieux et avait autour d'elle une terre, des planètes et un espace céleste ». Les taches du soleil, reconnues seulement depuis l'invention des lunettes, sont signalées dans Virgile comme une observation vulgaire (1). Démocrite affirmait les millions d'étoiles de la voie lactée, que Galilée, le premier, a mis hors de doute. L'attraction elle-même et la force cen-

aux livres saints. (1) » Telle était la raison suprême d'un écrivain qui, sur tout autre sujet, ne manquait ni de science, ni d'esprit critique, pour repousser des évidences géologiques admises trois mille ans auparavant par tout le paganisme.

(1) *Hist. du Mexique*, 2^e vol.

(1) *Géorgiques*, I, vers 441.

trifuge étaient professées deux mille ans avant Newton ; et l'idée de faire dépendre d'un principe unique et de soumettre à des lois absolues tous les phénomènes de l'univers faisait partie des doctrines d'Epictète et des stoïciens, qui l'appliquaient même à l'harmonie sociale.

Il n'est pas jusqu'à la théorie de l'évolution et du transformisme de nos jours qui n'ait été formulée par Anaximandre, Empédocle, Héraclite, Lucrèce et bien d'autres, plus de vingt siècles avant les vues hardies de Diderot, le système rigoureux de Lamarck et la vaste synthèse de Darwin.

Nous croyons avoir construit de toutes pièces, avec notre propre génie et grâce à quelques découvertes dues en partie au hasard, une science moderne dont les plus longues séries d'observations ne dépassent pas un siècle ; et nous n'avons fait, en réalité, que recueillir quelques épaves d'une science universelle, embrassant même le continent de l'Amérique, dont chacun de nos progrès philologiques ou archéologiques recule la date dans des profondeurs plus insondables. L'esprit conjectural des Grecs, qui ne connaissaient aucune langue étrangère, ne pouvait nous transmettre qu'une traduction très peu fidèle de ces doctrines lointaines. Mais au delà de cet enseignement de seconde ou de troisième main, se dressent des institutions et des synthèses puissantes devant lesquelles notre orgueil est forcé de s'incliner. Simplicius nous apprend, dans son commentaire du traité *Du Ciel*, qu'Aristote avait reçu des mains de Callisthène « des observations

astronomiques faites à Babylone, pendant l'espace de 1,902 ans, avant la prise de cette ville par Alexandre ». Elles avaient donc commencé 2,234 ans avant notre ère, et elles n'étaient pas les premières. Djemschid, de mille ans plus ancien, faisait son entrée, l'an 3209, dans la ville de Persépolis, qu'il venait de fonder, le jour où le soleil entrait lui-même dans la constellation du Bélier, donnant ainsi pour point de départ à l'empire de l'Iran celui d'un cycle dont les années comptaient 365 jours et un quart, comme les nôtres. Cette fixation précise de l'année solaire, dont nous ne jouissons que depuis trois siècles, n'était pas même une nouveauté il y a 5,000 ans. Le premier empire pharaonique, de 2,000 ans plus vieux, l'avait reçue, avec le monument primitif de Denderah, d'une période antérieure qui élevait un temple à Hathor, la déesse de la beauté et de l'harmonie universelle du monde.

Ces prodigieux Chaldéens, dont le nom est resté à un peuple, quoiqu'ils ne fussent qu'un collège de prêtres, connaissaient, comme les brahmanes, la forme et la mesure exacte de la terre, la périodicité des comètes, la matière sidérale et ses transformations, et possédaient des instruments et des machines supérieurs aux nôtres comme puissance mécanique. Archimède et Ptolémée employaient les lunettes et les télescopes, sans compter les miroirs ardents, dont le secret est perdu. C'est avec des lentilles de cristal qu'on renouvelait le feu sacré à l'équinoxe du printemps aussi bien au Pérou et au Mexique qu'en Egypte et en Perse. Le feu grégeois, que

nous ne connaissons plus, et la poudre, que nous avons retrouvée, n'ont pas de dates. Les propriétés de l'aimant, les phénomènes du magnétisme et de l'électricité, les lois de l'hygiène publique et les vertus des plantes médicinales, les principes de l'irrigation et ceux d'une agriculture méthodique n'avaient plus de mystères avant les temps historiques. La médecine, qui n'était pas le privilège de quelques-uns, mais le fruit de l'expérience de tous, savait guérir par les simples — *Herbipotens*, — selon l'instinct infailible des animaux, et n'ignorait aucune des grandes vérités de la physiologie moderne. Nous attribuons à Vésale et à Harvey l'honneur d'avoir deviné la circulation du sang, quand le *Timée* dit en toutes lettres que « le cœur est le nœud des veines et la source du sang qui circule avec rapidité dans tous les membres », quand les Grecs la comparaient vulgairement au cours de l'Eupe, dont les flots resserrés dans des canaux étroits subissent, en effet, des courants et des retours réguliers.

La balistique et la statique obtenaient alors, par les moyens les plus simples, des forces énormes qui sont aujourd'hui perdues pour nous (1). Un art supérieur présidait, de même, à l'alliage et à la trempe des métaux et à la composition des couleurs. Les monnaies, les médailles, les objets d'art, les distinctions militaires et politiques des époques les plus lointaines révèlent des habitudes scientifiques qui nous confondent (2). Nous

(1) Ceci a été écrit en 1884.

(2) Les sceaux publics des Locriens représentaient l'étoile du soir; les médailles d'Antioche, le Bélier

ne vivons que de mots ; les anciens vivaient d'observations continues et de connaissances positives. C'était la science qui présidait à la construction de leurs cités, la répartition du sol, à la division de la population, aux rites religieux et aux cérémonies nationales, et jusqu'au choix de leurs gouvernants. Nous ne connaissons guère, en fait de pouvoirs, que la dictature de la force ou celle de l'intrigue. Le vieux nom de Nemrod retentit encore sur les bords de l'Euphrate, attaché à celui du plus gigantesque observatoire qui fut jamais (*Birs-Nemroud, la tour de Babel*) ; et la Chine d'il y a cinq mille ans n'élevait à l'empire que les plus grands de ses astronomes et les plus illustres de ses savants.

Et cette science n'était pas, comme celle de nos jours, le privilège d'une classe, ou d'une aristocratie intellectuelle. Toute l'éducation publique en était imprégnée ; toutes les forces sociales concouraient à en vulgariser les notions utiles. Femmes et enfants savaient lire, dans l'Égypte de Karnac et du Sérapéum, les milliers de mètres carrés d'hiéroglyphes qui couvraient les murs de ses temples, les surfaces de ses obélisques et les piédestaux de ses statues. Toute l'Asie iranienne connaissait le secret des inscriptions cunéiformes de Behistoun, de Persépolis et de Babylone. Les annales nationales

surmonté d'un croissant ; celles de Perse, le Sagittaire ; celles de Rome, la constellation du Vaisseau, dont ils avaient donné la forme à l'île du Tibre ; sur d'anciennes pièces de monnaie de l'Inde, étaient gravés les douze signes du zodiaque. Nous pourrions multiplier indéfiniment ces indications.

et les règles pratiques de la loi morale, de l'agriculture et des sciences nécessaires s'étaient, en pages innombrables, sous les yeux de tout un peuple qui les comprenait sans effort. Il n'y avait pas un illettré dans ces foules du passé, si différentes de nos foules modernes. Comme encore aujourd'hui en Chine et au Japon, où tous savent lire et écrire les caractères les plus compliqués, dessiner au pinceau, imprimer au besoin, utiliser toutes les plantes et se diriger par le cours des astres, « il n'y avait personne, dit un commentateur de Confucius, qui ne se livrât à l'étude (1) ». Et cette étude n'avait pas, comme la nôtre, pour but de parvenir à tout prix et de se gorger de richesses et d'honneurs, mais d'atteindre à la perfection morale, considérée comme le souverain bien, « par le développement des principes lumineux de la raison que nous avons reçue du ciel (2) ».

Eh bien ! c'est cette science primordiale et universelle, toute pénétrée de l'amour du bien public et s'alliant aux mœurs les plus fraternelles et les plus patriarcales, que le christianisme a anéantie partout où il a régné, avec tous les monuments qui la rappelaient, et en proscrivant jusqu'aux facultés qui pouvaient la reconstituer. Crime sans nom comme sans précédents, pour lequel toutes les formules de l'indignation sont impuissantes.

(1) Tchou-Hi, préface du commentaire sur le Ta-Hio (la grande étude) de Confucius. Traduction de Pauthier.

(2) Confucius, *ibid.*

IV

L'entreprise, cependant, n'était pas facile. La main de l'Eglise ne pouvait atteindre à la fois tous les foyers de cette immense culture. Il s'en rallumait, en outre, spontanément partout où son autorité cessait de peser. C'est l'histoire des huit siècles qui ont suivi les premiers ravages de l'orthodoxie. Il existait tant de réservoirs secrets de l'antique « sagesse », qu'elle rejaillissait en gerbes magnifiques, dès qu'un régime plus doux succédait à l'oppression catholique. Moïse de Khorène, écrivant au ^v^e siècle, ne parle que de vastes dépôts d'archives chaldéennes, syriaques, persanes et égyptiennes, et ne cesse de citer des ouvrages écrits dans différentes langues dont la trace est perdue. Le nombre illimité des copistes suffisait alors à tous les besoins de la littérature sérieuse. C'était le luxe suprême des princes et des riches de s'entourer d'habiles calligraphes chargés d'enrichir leurs bibliothèques. Nous savons qu'Atticus, l'ami de Cicéron, en entretenait seul plus de cent. L'Orient surtout regorgeait de ces vulgarisateurs des œuvres du génie ou de l'observation, dont les derniers manuscrits, échappés aux dévastations des croisades, devaient un jour éclairer l'Occident des lumières de la Renaissance.

Aussi cet Orient, que l'Eglise anathématisait, ne pouvant l'étouffer, vit-il un jour s'élever d'un seul jet, à côté de la civilisation grecque, cette merveilleuse civilisation arabe, digne des *Mille et une Nuits*, dont les califes, à peine sortis de leurs déserts, créaient des

observatoires, vulgarisaient l'usage de l'algèbre, faisaient mesurer un arc de la sphère, creusaient des canaux maritimes, construisaient des monuments splendides et traduisaient les grands écrivains grecs et latins. Rien ne peint mieux tout ce que contenait de germes précieux et de puissance d'expansion cette antiquité, même mutilée, dont les débris avaient survécu à la proscription du iv^e et du v^e siècles, que la subite floraison musulmane succédant à celle des Chosroès et devenant, comme la Perse encore païenne, l'asile de la science et des lettres indépendantes. Tous les noms des conquérants occidentaux pâlisent devant ceux d'Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun, Abou-Giafar et Abderrhaman. Comparée à la cour savante et poétique du grand Haroun, celle de Charlemagne n'était qu'un campement de barbares. Il n'y eut, pendant la nuit sanglante du moyen âge, d'autre lueur de vérité et de justice que celle empruntée à ce foyer généreux, qui aurait épargné à l'Europe dix siècles de bouleversements et d'aberrations, si les peuples avaient été libres de suivre paisiblement leur destinée.

Mais la barbarie féroce et systématique de l'Eglise catholique ne pouvait le permettre. Partout où rayonnait une lumière morale ou scientifique, elle devait l'éteindre. Elle a poursuivi son œuvre jusqu'au bout, effaçant au besoin de la carte des nations entières, en commençant par celles qui avaient plus ou moins subi, comme l'Espagne et le midi de la France, l'influence du rajeunissement de l'Orient.

Les Arabes débarquèrent en Espagne au printemps de l'année 711. Ils n'y trouvèrent

que des populations divisées par les guerres religieuses et avilies par l'autocratie sacerdotale. Les glorieux défenseurs de Sagonte et de Numance n'étaient plus que des esclaves. Deux ans suffirent à une poignée de Maures et de Berbères pour s'emparer d'un empire qui avait tenu en échec toute la puissance romaine, et que les chrétiens, plus tard, mirent un siècle à reconquérir. Dès les premiers mois de 713, des gouverneurs musulmans étaient institués jusque dans les villes voisines des Pyrénées.

La conquête morale avait été plus étonnante encore ; et si l'Espagne n'avait pas perdu toute idée juste sous le régime de l'Inquisition, elle regretterait amèrement les beaux jours de la domination musulmane. Elle pouvait dire alors sans emphase qu'elle était la première nation et la lumière de l'Occident. C'est chez elle que Gerbert acquit ces connaissances physiques qui causèrent en France un tel étonnement qu'on l'accusa d'intelligence avec le diable. Les sciences, le commerce, les arts et la prospérité générale avait marché d'un pas égal. Au milieu du VIII^e siècle, Cordoue renfermait un million d'habitants, 200,000 maisons, 600 mosquées, 50 hôpitaux, 800 écoles publiques et neuf cents bains (1). Vingt autres cités célèbres attestaient le même progrès. On comptait douze mille villages seulement sur les bords du Guadalquivir, tandis que l'Andalousie entière n'en contient aujourd'hui que 800. Les

(1) Viardot, *Essai sur les Arabes d'Espagne*, 2^e vol., p. 82.

premiers collèges, les premières bibliothèques, les premiers observatoires de l'Occident furent improvisés par ces mêmes Arabes. La Gaule narbonnaise leur dut l'école de médecine de Montpellier. Leurs bibliothèques, dont les manuscrits originaux seraient aujourd'hui inappréciables, étaient l'orgueil des plus riches cités. L'Espagne seule en possédait soixante-dix. Le calife Alhakem avait confié à son propre frère la conservation de celle de Cordoue, qu'il regardait comme le premier poste de l'Etat ; et le seul catalogue de cette bibliothèque vraiment royale ne remplissait pas moins de quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. Quatre siècles plus tard, Charles V réunissait à grand'peine une collection de neuf cents volumes dont la plupart ne contenaient que des rapsodies théologiques. Quelle plus terrible accusation que ce simple contraste entre deux sociétés rivales, dont la seconde devait impitoyablement étouffer la première !

Or, ce contraste, il éclatait plus encore dans les habitudes de la vie publique et de la famille que dans l'ordre scientifique. La tolérance de ces vainqueurs allait jusqu'à s'assimiler les connaissances et les arts des peuples vaincus et à donner les plus hautes leçons de courtoisie et de générosité aux princes qu'ils combattaient. Les Mozarabes (1) d'Espagne gardèrent pendant plusieurs siècles, sous la suzeraineté des califes, et la liberté de leur culte, et le sentiment très vif

(1) On appelait ainsi les chrétiens d'Espagne, venus des Maures et des Arabes.

de leur indépendance. Leur moralité surtout dépassait de cent coudées celle que le catholicisme avait introduite en Europe. « Les Arabes, dit un philosophe d'une haute autorité (1), ne se distinguaient pas moins par la douceur de leurs mœurs que par leur culture intellectuelle. *La délicatesse des relations sociales était née chez eux de l'extrême retenue imposée aux deux sexes*, et l'on doit ajouter, au moins pour l'Espagne, *de l'esprit cultivé des femmes*. Dans tous les rapports de famille et de société, ils montraient une excessive sévérité. « *Ces gens-là, disaient-ils en parlant des Espagnols, sont remplis de bravoure, mais ils vivent comme des bêtes sauvages; ils entrent les uns chez les autres sans demander permission; ils ne lavent ni leurs corps ni même leurs habits, qu'ils n'ôtent que lorsqu'ils tombent en lambeaux.* »

Que l'on compare maintenant, aux ordres d'extermination du Jehovah de la Bible et au: « Tuez-les tous, Dieu choisira les siens » du légat d'Innocent III, ces instructions données par Mahomet à ses lieutenants: « Combattez bravement et loyalement; n'usez pas de perfidies envers vos ennemis; ne mutiliez pas les vaincus; ne tuez ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers; n'égorgez pas le bétail, à l'exception de ce qu'il vous faudra pour votre nourriture (2). » Quel est le peuple

(1) M. Laurent *Études sur le Christianisme*, 5^e vol., p. 462.

(2) Parceval, *Histoire des Arabes*, 3^e vol., p. 343.

chrétien qui n'ait pas, sous l'inspiration de ses pontifes, constamment violé, jusque de notre temps, ces éternels préceptes d'humanité? Qu'ont été nos guerres religieuses surtout, si ce n'est une effroyable curée de bêtes fauves, ne respectant ni le sexe, ni l'âge, ni la religion elle-même, pour la satisfaction des plus odieuses passions qui aient jamais dévoré l'âme humaine?

La conquête des provinces du Midi par les Arabes avait eu lieu sans effusion de sang, sans ravages, sans supplices et sans dommage sensible pour les vaincus; la reprise de la Péninsule par les chrétiens ne fut qu'un tissu d'horreurs, de perfidies et de dévastations. C'est le même contraste que présentent les croisades suscitées par des papes aussi pervers que forcenés. C'est sous la bannière de l'Islam que s'étaient réfugiées la générosité, la loyauté, la courtoisie exquise et les plus hautes vertus civiles, tandis que les drapeaux chrétiens n'abritaient que des vices honteux, des appétits insatiables et le fanatisme le plus odieux. La seule figure de Saladin écrase de sa grandeur morale tous les Godefroid de Bouillon et tous les Cœur de Lion de ces entreprises extravagantes.

Aussi l'histoire s'est-elle cruellement trompée en exaltant la victoire de Charles Martel sur Abderrhaman comme le triomphe de la civilisation sur la barbarie. Ce n'était pas la nationalité gauloise que menaçait l'invasion musulmane, mais la conquête franque, encore mal affermie, et le catholicisme romain, dont elle était l'appui. Nous n'avions rien à perdre

à sa victoire ; nous pouvions y gagner l'indépendance civile et religieuse. Nous y aurions gagné à coup sûr le bienfait libérateur de la tolérance, et celui d'un gouvernement éclairé, nous apportant avec lui des mœurs loyales, le respect des autonomies locales, l'architecture de l'Alhambra et du Généralife, la science des Avicenne et des Avherroès, et les trésors en partie retrouvés d'Alexandrie et de Pergame.

Nous aurions surtout évité, grâce au principe égalitaire de la constitution musulmane, l'affreux brigandage du régime féodal, qui pèse encore sur nos institutions. C'en était assez pour changer les destinées de l'Europe.

La victoire des Francs, associés à la cause de l'Eglise, fut vraiment le triomphe de la barbarie la plus intense qui ait jamais pressuré et ravagé le monde. L'alliance des Carolingiens et de la papauté scella aussitôt la tombe de la liberté des peuples. Tout devint possible, dès lors, dans l'intérêt exclusif du siège pontifical, où devaient s'asseoir les Grégoire VII, les Innocent III, les Grégoire IX et les Boniface VIII. Tout devint possible, même l'anéantissement des deux contrées dans lesquelles s'étaient réfugiés les derniers restes de l'antique dignité humaine, la Gaule narbonnaise et l'Espagne musulmane.

La Gaule narbonnaise était, au XII^e siècle, l'oasis du monde occidental, la région la plus opulente et la plus civilisée de l'Europe ; c'est d'elle qu'est venue la légende du pays de Cocagne. Constituée en républiques municipales, sous la suzeraineté de quelques sei-

gneurs plus instruits et plus tolérants que les rudes champions du féodalisme du Nord, elle ne vivait que de paix, de travail et de joutes littéraires, et elle s'était rapidement enrichie par le commerce maritime. Mais elle avait gardé aussi l'indépendance d'esprit que Rome proscrivait, et trouvant partout le clergé catholique favorable à l'invasion des Francs, elle se souciait peu d'une orthodoxie qui menaçait ses biens les plus précieux. Elle avait donc accueilli avec sympathie des hérésies diverses, dont les doctrines n'ont jamais été bien définies, mais dont la prétention était de revenir au christianisme primitif, par les mœurs plus encore que par les croyances. C'était par le contraste de leur vie pure et simple avec les désordres scandaleux des prêtres orthodoxes, que les Albigeois, titre générique de ces hérétiques, avaient surtout gagné les populations. Saint Bernard, leur plus fougueux adversaire, leur rendait lui-même ce témoignage « qu'ils ne faisaient de mal à personne et que leurs mœurs étaient irréprochables ». Ce qui n'a pas empêché l'Eglise de les accabler des plus odieuses accusations après les avoir écrasés de sa puissance.

Ils méprisaient le clergé catholique, voilà leur véritable crime. Et pour expier ce crime qu'atteste encore le proverbe languedocien : « J'aimerais mieux être capellan (curé), que d'avoir commis telle mauvaise action », il ne fallut pas moins que l'engloutissement d'une nationalité et l'extinction d'une race. Ce fut l'œuvre du trop fameux Innocent III, l'un des monstres de la papauté. Il venait de plonger

l'Allemagne dans une guerre intestine de dix années, pour lui imposer un empereur de son choix. Mais il n'y avait pas assez de sang répandu, de villes rasées, de campagnes ravagées ; il fit prêcher la croisade contre les Albigeois, jeta sur le Languedoc tous les bandits de l'Europe affamés de pillage, le livra, en outre, à toutes les vengeances de l'Inquisition, qui venait d'être créée, et ne fut satisfait que lorsque la moitié de la population eut péri dans les combats ou dans les supplices, et qu'il ne resta plus rien de cette culture supérieure qui faisait de la langue d'oc la langue littéraire du temps, parlée jusqu'au fond de l'Italie. « Guerre abominable, — dit un prêtre honnête homme de nos jours (1) — où l'on se faisait une loi de réduire les villes en cendres, d'égorger les prisonniers, d'arracher les moissons, de déraciner les vignes ; où l'on voyait partout les échafauds dressés sur les champs de bataille, où les flammes des bûchers se mêlaient aux embrasements des cités. » C'est ainsi que la papauté signala pour la première fois sa présence sur la terre de la nation « très chrétienne », par la main d'un pontife qui sortait de l'Université de Paris.

L'Espagne devait avoir son tour. A peine Grenade était-elle prise (1492, l'année même de la découverte de l'Amérique), que l'exécution commença, par les livres d'abord, par les vaincus ensuite. On avait rassemblé dans cette ville, de tous les coins du territoire, le

(1) L'abbé Couturier, de Saint-Quentin, *Panegyrique de saint Louis*.

plus grand nombre possible de manuscrits pour en faire un magnifique autodafé. Un million et demi de volumes, que la Péninsule entière ne payerait pas, devinrent en un seul jour la proie des flammes ; et pendant plus d'un siècle, il suffit qu'un livre contint des caractères arabes pour qu'il fût condamné au feu. Quant aux Maures vaincus, au mépris des traités les plus formels, ils furent exterminés ou expulsés. Quatre millions d'âmes, qui représentaient la partie la plus industrielle, la plus savante et la plus honnête de la population, disparurent de l'Espagne, laissant des provinces entières sans un habitant et sans un arbre. C'était la manière du cardinal Ximenès et des rois catholiques de comprendre « la liberté de l'Eglise ». Elle a commencé la décadence d'un des plus beaux pays du monde ; décadence que la destruction des *comuneros* par Charles-Quint et le règne de l'Inquisition depuis Philippe II ont rendue presque irrémédiable.

V

Il semblait impossible d'aller plus loin dans la « voie scélérate » où s'était engagé le catholicisme. Mais la découverte du Nouveau Monde venait d'offrir une proie nouvelle et inespérée au fanatisme servi par toutes les cupidités d'une génération d'aventuriers. Il y avait là des trésors hiéroglyphiques aussi nombreux que ceux de l'Egypte et que, pour comble de bonheur, comprenait la génération présente. Nul besoin, dès lors, d'attendre un

Champollion futur pour les traduire. Tout allait se révéler à la fois : le secret de nos origines, les transformations de notre planète, la naissance des religions et des arts et surtout l'insondable antiquité de l'homme. Mais alors, que deviendraient les 4,000 ans de la Bible et toute l'absurdité historique de ses Adam et de ses Noé ? Que deviendrait le dogme de la rédemption, dès qu'il n'y aurait d'autre chute primitive qu'un enchaînement de bouleversements plutoniens, d'où étaient sortis les mythes d'Ahriman et de Typhon, si grossièrement personnifiés par le Satan des juifs et des chrétiens ? Il fallait étouffer ces révélations dangereuses, sous peine de voir crouler tout l'édifice de la légende catholique. L'Eglise et ses légions de moines reprirent leur torche.

« Le premier archevêque de Mexico, dit William Prescott, don Juan de Zumarraga, dont le nom mérite la triste immortalité d'Omar(1), rassembla ces peintures (les manuscrits en hiéroglyphes) de tous les points du pays, et principalement de Tezcucó, la ville la plus policée de l'Anahuac et le grand dépôt des archives nationales. Après les avoir fait entasser *comme une montagne*, c'est l'expression même des écrivains espagnols, sur la place du marché de Tlatelolco, il les réduisit en cendres. Un de ses compatriotes, plus illustre encore au même titre, l'archevêque Ximènes, avait célébré un pareil autodafé de manuscrits arabes à Grenade, une vingtaine

(1) On voit que Prescott croyait à la fausse légende d'Omar brûlant la bibliothèque d'Alexandrie.

d'années auparavant. L'anéantissement de tant de monuments curieux de l'intelligence fut un double triomphe du fanatisme. »

« Les soldats, illettrés s'empressèrent d'imiter l'exemple du prélat. Toute charte, tout volume qui tombaient dans leurs mains étaient détruits. Lorsque les savants d'un âge plus éclairé firent tous leurs efforts pour recouvrer quelques-uns de ces précieux monuments de civilisation, presque tous avaient péri, et les indigènes cachaient soigneusement le reste (1). »

Et ce n'est pas là cependant le crime le plus irrémissible de ces conquérants de l'Amérique, élevés « sur les genoux de l'Eglise », pénétrés de son esprit et encouragés par ses ministres, qui tous, à l'exception de Las Casas, appartenaient à l'école de Torquemada. L'humanité les accuse, en outre, d'un attentat tellement monstrueux qu'il n'y a dans aucune langue de termes assez expressifs pour les qualifier.

Le nouveau monde, vierge alors « des bienfaits de la civilisation chrétienne », était beaucoup plus peuplé que l'Europe, et il l'emportait encore sur elle par son organisation sociale et par toutes les habitudes de sa vie publique et privée. Divisé en milliers de républiques indépendantes, au-dessus desquelles se dressaient deux empires de date récente, il possédait des traditions scientifiques et des

(1) *Histoire de la conquête du Mexique*. Introd., p. 81, traduction d'Amédée Pichot.

Il ne reste plus de ces montagnes de manuscrits qu'une douzaine de spécimens des hiéroglyphes mexicains, dispersés dans les grandes collections de l'Europe.

secrets industriels puisés à un foyer inconnu, dont l'ancien monde n'avait plus aucune idée. C'était une résurrection inattendue des temps primitifs de la Chine et de l'Inde. Toutes les villes étaient géométriquement distribuées et coupées à angles droits, et ces villes étaient innombrables. Le seul plateau d'Anahuac, aujourd'hui désert et stérilisé, en contenait quarante. Le Mexique n'était qu'une confédération de petits Etats monarchiques ou républicains, pressés les uns contre les autres, et qui tous avaient une capitale plus populeuse et plus brillante que ne l'étaient alors les cités européennes. Mexico, bâtie, comme Venise, au milieu des eaux et reliée à la terre par des chaussées de plusieurs milles, renfermait 60,000 maisons et 500,000 habitants. Ses places carrées, bordées de portiques, et ses palais entourés de jardins où la botanique, l'ornithologie et la pisciculture s'alliaient à la recherche du pittoresque, n'étaient comparables qu'aux splendeurs asiatiques. Montezuma possédait plusieurs de ces palais, et Cortez assurait à Charles-Quint « qu'ils étaient si grands et si merveilleux, qu'il lui semblait impossible de les décrire, mais qu'il n'y avait rien de semblable en Espagne ».

Tezcucó, la rivale de Mexico sur le lac, ne le cédait à cette dernière ni en importance, ni en richesse, et Tlascala, la ville républicaine, dépassait Grenade, au dire de Cortez, en étendue et en magnificence. Le même témoin avait compté 400 tours dans celle de Cholula. Le lac de Mexico était bordé de plusieurs autres capitales peuplées de cent à

trois cent mille âmes. Et Pedro Alvarado, conquérant du Guatemala, moins étendu cependant que le Mexique, écrivait à Charles-Quint, maître de l'Espagne, de l'Empire, de l'Italie et des Flandres : « Que Votre Majesté me croie, ce pays est habité plus commodément et par des peuples plus nombreux que tous ceux que Votre Majesté a gouvernés jusqu'ici (1). »

Le même aspect de prospérité, d'abondance, d'édifices grandioses et de populations exubérantes avait frappé les Espagnols à leur arrivée au Pérou. Ils n'avaient pas trouvé moins de trente villes sur le chemin de Caxamalco à Cuzco. Les canaux, les digues, les grandes routes et les aqueducs de cet immense empire dépassaient tout ce que leur imagination avait pu concevoir. Ces aqueducs se développaient sur des centaines de kilomètres, à travers les vallées et les montagnes, avec une hardiesse que les Romains eux-mêmes n'ont pas égalée. La mécanique moderne serait impuissante à transporter les pierres énormes qui formaient les assises de la forteresse de Cuzco (2). Péruviens et Mexicains pratiquaient également les arts industriels avec une perfection que l'Europe n'a pas encore atteinte. La manière dont ils travaillaient l'or, l'argent, le bronze et les pierres précieuses et dont ils tissaient les

(1) Lettre du 28 juillet 1524.

(2) Plusieurs de ces pierres ne mesurèrent pas moins de 12 mètres de long sur 6 mètres de large et 2 mètres d'épaisseur, et elles ont été apportées jusqu'à 3.000 mètres d'altitude, d'un gisement situé à plus de 15 lieues de distance, sans le secours d'aucune bête de trait.

les étoffes les plus brillantes, même avec des plumes d'oiseaux, a fait jeter des cris d'admiration à tous les chroniqueurs contemporains. Ils possédaient de temps immémorial l'organisation postale et télégraphique la plus rapide, des chambres législatives, des ponts suspendus, des jardins botaniques, des musées d'histoire naturelle et l'instruction la plus universelle. « Rien ne m'a plus étonné et ne m'a paru plus digne de louange et de souvenir, a dit le jésuite Acosta, l'un de leurs historiens, que l'ordre observé par les Mexicains dans l'éducation de leurs enfants. »

Mais ce qui les rendait surtout dignes d'intérêt et de respect, c'était leur caractère bienveillant, leurs mœurs pures, leurs vertus simples et leur saine législation. D'une sobriété qu'on ne pouvait comparer qu'à celle des Pères de la Thébàïde, selon l'expression de Las Casas, ils étaient en même temps les plus aimants et les plus reconnaissants des hommes. « Je jure à Vos Altesses, écrivait Colomb aux rois catholiques, qu'il n'y a pas au monde de meilleure race que celle-là, ni de plus affectueuse et de plus douce. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. Leur idiome est le plus suave et le plus gracieux possible, car ils parlent toujours en souriant. Il y a plaisir à considérer la grande perspicacité de ce peuple et son désir de tout savoir qui le pousse à demander les causes et les effets de toutes choses. » Ce qui n'a pas empêché les écrivains du xvi^e siècle de charger ces peuples de tous les crimes imaginaires, pour justifier les horreurs de la conquête.

Et pourtant leurs lois seules, toujours rigoureusement exécutées, témoignaient d'un idéal de moralité que le vieux monde ne connaissait plus. Le jésuite Acosta, peu favorable aux Indiens, reconnaissait que « ces lois étaient admirables et pouvaient servir de modèles aux chrétiens ». Elles étaient dures comme celles des Douze Tables et celles des Egyptiens et des Grecs ; mais elles punissaient les véritables crimes et frappaient le puissant avec autant de sévérité que le faible. Elles édictaient la peine de mort contre le magistrat prévaricateur, aussi bien que contre les coupables de meurtre, de vol, d'adultère, d'inceste, et, dans certains cas, contre les ivrognes et les menteurs. Mais elles ne soumettaient les prévenus ni à cette affreuse torture, qui ne fut abolie en France que sous Louis XVI, ni à ces barbares épreuves du duel, du feu, de l'eau bouillante, restées pendant tant de siècles l'accompagnement de notre justice. Elles faisaient, d'ailleurs, partie essentielle de l'éducation, et elles n'étaient ignorées de personne, parce que les peintures hiéroglyphiques, que tout le monde lisait avec une extrême facilité, les rappelaient constamment à la pensée publique.

Une seule tache obscurcissait ces vertus et cette organisation modèle : les sacrifices sanglants des Teocallis mexicains. Mais les écrivains espagnols, qui les ont cruellement reprochés aux Indiens pour justifier les traitements atroces dont la conquête les a rendus victimes, se sont bien gardés de faire remarquer que ce n'était qu'une pratique récente,

repoussée par le sentiment général et exclusivement due au despotisme personnel de Montezuma. Ces sacrifices humains n'existaient pas avant lui et ils étaient inconnus dans les autres Etats de l'Amérique. D'après Alexandre de Humboldt, les Aztèques n'avaient eu, jusque-là, comme les Péruviens, qu'un culte de fleurs et de fêtes cycliques essentiellement ennemi du sang; ce qui n'était pas précisément le cas de leurs conquérants catholiques. Mais Montezuma était de race sacerdotale, et le sacerdoce mexicain, vêtu de longues robes noires comme le nôtre, était voué comme lui au célibat et s'était condamné ainsi, par la privation de la famille et des sentiments affectueux qu'elle développe, à l'insensibilité stoïque des fanatiques de toutes les Bibles et de tous les Korans. Et lorsqu'il arriva au pouvoir, dans la personne d'un de ses chefs, il y intronisa l'absolutisme féroce de tous les papes-rois (1). Ce fut la cause la plus puissante de la chute de l'empire, par la désaffection qu'il avait produite chez les nations voisines, et notamment dans la république de Tlascalala. Ce Montezuma II, d'ailleurs si supérieur à Cortez par les qualités du cœur et de l'esprit, est le seul despote de l'histoire du Mexique; et il avait été précédé sur le trône, par des princes, élus comme lui, dont la vie n'aurait pas déparé, à Rome, l'époque glorieuse des Antonins.

(1) Leur grand prêtre s'appelait le *Grand Papa*, et il avait seul le droit d'entrer dans le sanctuaire du temple, comme chez les Hébreux. Que d'analogies significatives et de filiations logiques ne nous révélerait pas la véritable histoire des deux mondes, si l'Eglise n'en avait pas tari toutes les sources !

Voilà le peuple que l'Espagne des auto-dafés et des massacres d'Arabes, se ruant sur ses rivages la croix à la main, a fait presque entièrement disparaître en moins d'un demi-siècle, par un système de cruautés méthodiques et impitoyables sans exemple. C'était le double génie des croisades et de l'Inquisition, s'acharnant sur une proie plus riche encore que Constantinople et l'Orient. On ne peut lire les scènes affreuses de ces hécatombes de millions d'hommes, sans maudire la religion qui les rendit possibles et qui les consacra. L'antiquité païenne n'avait vu dans l'expansion de ses colonies que la pénétration pacifique des intérêts et le rayonnement d'un commerce civilisateur. Phéniciens et Phocéens n'apportaient aux peuplades lointaines qu'ils visitaient que des échanges libres et des relations amicales. Il était réservé au catholicisme de faire de la découverte du Nouveau Monde, qui pouvait être le rajeunissement de l'ancien, l'engloutissement d'une race, d'une civilisation et d'un peuple innombrable, qui ne méritaient que la sympathie et l'admiration de leurs envahisseurs.

Las Casas, écrivant en 1542 en faveur des derniers Indiens du Mexique et du Guatemala, affirmait, dans son mémoire à Charles-Quint, « que les Espagnols avaient anéanti » sept royaumes plus grands que l'Espagne et « aussi remplis d'habitants qu'une ruche l'est » d'abeilles, dont il ne restait plus que le sol « et les murailles ». Le tableau qu'il traçait de cette destruction par le carnage, par les supplices et par les travaux forcés dans les

mines, fait supposer qu'environ quarante millions d'Indiens avaient péri. Le même calcul peut s'appliquer au Pérou des Incas, où François Pizarre avait dépassé ses émules en brigandages démesurés, et aux autres Etats des deux continents du nord et du sud, dont aucun n'a été épargné. De sorte que cinquante ans à peine après la première apparition de Colomb, l'Amérique était veuve de plus de cent millions d'habitants. La vallée des Amazones, qui nourrissait auparavant d'immenses multitudes, n'était plus traversée que par de rares tribus sans foyer et sans patrie. Cuba avait perdu un million d'insulaires en moins de dix ans. Les autres Antilles étaient dépeuplées comme elle. Mais l'Eglise régnait en souveraine sur ces solitudes qu'allait recouvrir la forêt vierge. Ses ordres monastiques s'y étaient attribué des provinces entières. Le régime du Paraguay y faisait travailler à leur profit les derniers restes des empires qu'ils avaient effacés du sol et de l'histoire. Et quand, trois siècles après, l'heure de l'émancipation eut sonné, il ne se trouva pas un homme libre, pas un Indien sachant lire, pas un être intelligent et viril pour en profiter. Le catholicisme avait épuisé jusqu'à la sève d'une race splendide qui n'avait pas son égale dans l'Europe entière.

En revanche, il avait inoculé à cette terre généreuse, où le vice était inconnu avant lui, l'oisiveté corruptrice des sacerdoces et des aristocraties, l'orgueil de caste, l'amour de titres sonores, la fureur du jeu, la haine et le mépris du travail, la prostitution des sacri-

sties et des couvents, la sodomie des deux sexes, — sans compter la petite vérole, la lèpre, l'éléphantiasis et l'esclavage, — et ce terrible fléau de « l'eau de feu », qui a suffi, aux Etats-Unis, pour éteindre, en deux siècles, trois mille tribus, dont les pères, accueillant William Penn comme un ami, avaient ouvert aux opprimés et aux déshérités du vieux monde les premiers asiles de la liberté.

VI

Tel est l'épouvantable bilan de cette religion « de paix et d'amour » qui devait sauver le monde des ténèbres et de la corruption du paganisme et inaugurer le règne de la justice sur la terre. Tels sont les bienfaits éclatants de cette Eglise que des rhéteurs nous représentent encore comme la mère la plus miséricordieuse, toujours préoccupée du bonheur de ses enfants. Et nous n'avons compris dans ce lugubre tableau ni les Borussiens des bords de la Baltique, effacés de la carte par l'épée, catholique alors, des chevaliers teutons ; ni les Scandinaves et les Islandais, convertis à coups de hache du culte d'Odin au culte du pape ; ni les millions de Saxons voués, par « saint » Boniface et ses successeurs, aux coupes réglées de Charles Martel et de Charlemagne ; ni les massacres en masse et les dévastations irréparables des croisades ; ni les victimes sans nombre de l'Inquisition ; ni les Cathâres, ni les Vaudois, ni les Juifs toujours proscrits et torturés ; ni l'Italie et l'Espagne décimées et abruties au xvi^e siècle, pour y étouffer l'esprit de la Réforme ; ni les

deux cent mille protestants livrés aux assassins ou aux bourreaux par les ordres orthodoxes de Henri II, de Charles IX et de Marie la Sanglante ; ni le demi-million d'habitants des Pays-Bas que Charles-Quint et Philippe II ont fait décapiter, pendre, brûler ou mourir de misère à l'instigation de Paul III, Paul IV et « saint » Pie V ; ni le martyrologe enfin, continu, permanent et sans repos du monde moderne, sous les coups d'une domination implacable, qui n'a jamais laissé une vérité s'épanouir, un noble caractère s'élever, et une société morale se développer.

On a calomnié Omar en lui attribuant l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. On ne peut pas calomnier l'Eglise en l'accusant d'un vandalisme universel. Elle l'a décrété elle-même comme un devoir rigoureux de sa mission ; ce sont ses docteurs, ses pontifes et ses conciles qui ont, de tout temps, condamné la sagesse humaine et donné l'exemple d'anéantir tout ce qui la rappelait. Saint Paul, le premier, le véritable fondateur du catholicisme, écrivait aux Colossiens de repousser les raisonnements et les traditions d'une science mondaine, et faisait brûler, à Ephèse, dans la patrie d'Homère et d'Héraclite, à deux pas du temple de Diane, pour cinquante mille drachmes de livres grecs ou orientaux (1). L'Eglise n'était pas encore née, qu'elle sacrifiait déjà à son illuminisme des bibliothèques entières d'une valeur inestimable. Que ne devait-elle pas faire le jour où elle serait investie de la toute-puissance !

(1) *Epître aux Colossiens*, II, 8, *Actes des apôtres*, XIX, 19-20.

Aussi, dès le lendemain de Nicée, n'y eut-il pas plus de sécurité pour le domaine des idées, jusque là inviolable, que pour les manifestations extérieures des cultes païens. L'édit de Constantin condamnant au feu les livres d'Arius, *sous peine de mort pour quiconque en tiendrait un exemplaire caché chez lui* (1), inaugurait, avec l'orthodoxie officielle, le droit qu'elle s'est toujours attribué de livrer aux flammes tout ce qui ne répondait pas à son idéal de domination ; et ce droit, elle l'a appliqué avec une persévérance sauvage dont nous ne sonderons jamais les abîmes de destructions. C'est par milliers que se comptent les autodafés de livres, comme les décrets incendiaires des papes, des évêques et des inquisiteurs. En plein xvi^e siècle, Paul IV faisait recommencer à Naples, et plus tard à Rome et dans toute l'Italie, les affreux sacrifices publics de Ximenès à Grenade, et de Zumarraga au Mexique. Le règne de l'Inquisition n'a été lui-même qu'un autodafé permanent, continué sans interruption dans tous les pays où elle a pu s'établir ; et cette Inquisition se relèverait demain, si l'Eglise revenait aux beaux jours de Grégoire VII et d'Innocent III. Son *Syllabus* et son *Index* ont condamné d'avance tout ce qui s'est écrit depuis trois siècles, même les traités de minéralogie et de médecine, même les œuvres de Pascal et de Bossuet. Elle ne cessera de brûler ou de détruire que lorsqu'elle cessera d'exister.

FIN.

(1) Eusèbe, *Vit. Constant.*, lib. 3, cap. 17 et 21.

La Pensée

Organe hebdomadaire de la Fédération
des Sociétés belges de Libre Pensée

Rédacteur en Chef : Eugène HINS

RÉDACTION : 350, Chaussée de Boendael, à
Bruxelles.

ADMINISTRATION : 13, Rue du Gazomètre

Prix de l'abonnement :

Un an : 3 francs — Un trimestre : 0.75
Étranger : 6 francs

On s'abonne à tous les bureaux de poste.



Bibliothèque de *La Pensée*

A 25 centimes :

1. Poèmes Bibliques.
 2. Que penser de Jésus ? (*épuisé*).
 3. Poèmes Bibliques (2^{me} série).
 4. La Bible expliquée — La Genèse
I. — *De la Création au Déluge.*
-

A 15 centimes :

5. Le Congrès de Prague.
6. L'œuvre du catholicisme.

EN VENTE A BRUXELLES :

Au Passage, chez Dechenne et Cie.

A CHARLEROI : •

A la librairie du *Journal*, rue du Collège.

A LIÈGE :

A la *Populaire*, Place Verte.

PRIX DE LA VENTE EN GROS

(*Franco*)

Pour les brochures à 25 centimes :

10 exemplaires. 2 francs

100 » 15 »

Pour les brochures à 15 centimes :

10 exemplaires fr. 1.25

100 exemplaires 9 francs

Étranger : le port en sus.

S'adresser 350, Chaussée de Boendael

BRUXELLES